

# Symphilosophie

*Revue internationale de philosophie romantique*

## Sur le naïf

(1789)

*Friedrich Schleiermacher*

Traduction, présentation et notes d'Emmanuel Chaput\*

« Sur le naïf » est un court texte fort probablement rédigé entre octobre et novembre 1789. Il découle de la lecture que fit Schleiermacher durant cette période des *Philosophische Schriften (Écrits philosophiques)* de Mendelssohn (1761 ; 1771 pour la seconde édition). Plus précisément, Schleiermacher s'en prend ici à la définition que Mendelssohn donne du naïf dans son essai *Ueber das Erhabene und das Naive in den schönen Wissenschaften (Sur le sublime et le naïf dans les belles-lettres)* paru anonymement en 1758 puis repris dans les *Philosophische Schriften*<sup>1</sup>, définition que Schleiermacher considère inadéquate et par trop générale. Là où Mendelssohn définit le naïf comme une simplicité apparente derrière laquelle se cacherait implicitement une certaine noblesse ou une grandeur qui nous émeut, Schleiermacher le définit plutôt comme « le simple que nous n'aurions pas attendu<sup>2</sup> ». Il constitue ainsi un concept relationnel entre la simplicité de l'apparaître et l'attente du sujet percevant plutôt qu'un rapport entre l'apparaître et l'essence de l'objet perçu. Dans cette confrontation avec Mendelssohn, Schleiermacher présente une conception presque rousseauiste de l'être humain où l'homme doit chercher à préserver l'expression de son authenticité face à un monde trop souvent perverti par le souci de distinction. À travers sa discussion du concept du naïf, des implications non seulement éthiques, mais pédagogiques font jour.

---

\* Doctorant, University of Ottawa, Department of Philosophy, Desmarais Building, room 8101, 55 Laurier Ave. East, Ottawa ON Canada, K1N 6N5 – echaput@uottawa.ca

<sup>1</sup> Voir *infra* note de la traduction n°2.

<sup>2</sup> Voir *infra*, p. 361.

Par ailleurs, comme le soulignait déjà Wilhelm Dilthey<sup>3</sup>, ce court texte de Schleiermacher montre que le naïf et son concept étaient un thème discuté dès cette époque-là, et ce, bien avant l'essai de Schiller *De la poésie naïve et sentimentale* de 1794/1795<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Voir Wilhelm Dilthey, « Denkmale der inneren Entwicklung Schleiermachers, erläutert durch kritische Untersuchungen », Appendice à : Wilhelm Dilthey, *Leben Schleiermachers*, Berlin, Georg Reimer, 1870, vol. 1, p. 1-146, ici p. 6.

<sup>4</sup> Friedrich Schiller, *Über naïve und sentimentalische Dichtung* (1794/1795), publié pour la première fois en trois livraisons dans la revue *Die Horen*, 1./2. Jg., 1795/1796 ; *De la poésie naïve et sentimentale*, trad. fr. Sylvain Fort, Paris, L'Arche, 2002.

# Sur le naïf<sup>1</sup>

*Friedrich Schleiermacher*

Quand dit-on d'une chose qu'elle est « naïve » ? Sur la question, Moses Mendelssohn<sup>2</sup>, du moins, ne m'a pas satisfait. Il me semble n'avoir même pas proprement saisi le concept du naïf. Dans la mesure où il requiert toujours un signe et une chose désignée pour pouvoir parler de naïf, celui-ci devient, comme il l'admet aussi bien lui-même<sup>3</sup>, le simple nom d'une désignation et on peut dire il est vrai, d'après sa théorie, d'une expression qu'elle est naïve et d'actions qu'elles sont naïves, mais pas qu'il existe de telles choses comme des pensées naïves ou un caractère naïf, appellations pourtant utilisées de la manière la plus courante. Je pourrais encore énumérer quantité de difficultés de ce type avec sa théorie mais je m'interromprai ici de peur de lui être injuste contre mon gré, ce qui pourrait facilement se produire à l'égard d'un théoricien qui non seulement ne fournit aucun véritable éclaircissement mais ne reste, qui plus est, pas une fois fidèle à lui-même dans ses descriptions. Certes, il détermine suffisamment la nature de ce qu'il nomme le caractère *externe* du naïf – si la chose mérite chez lui véritablement un tel nom<sup>4</sup> : sa manière d'être, dans tous les cas, ne peut pas être autrement qu'extrêmement simple. L'auteur nous laisse toutefois d'autant plus dans l'ignorance quant aux propriétés que doit avoir ce qui est désigné, à savoir le caractère *interne* du naïf<sup>5</sup>. Celui-ci renfermerait tantôt une grande dignité, importance et perfection intérieures\*, tantôt une petite [180]

---

<sup>1</sup> La présente traduction et les annotations se fondent sur l'édition critique allemande : Friedrich Schleiermacher, « Über das Naïve », dans *Kritische Gesamtausgabe*, I. Abt. Band 1 : *Jugendschriften 1787-1796*, hrsg. von G. Meckenstock, Berlin, Walter de Gruyter, 1984, p. 177-187. La note appelée par un astérisque est de Schleiermacher. Nous remercions les éditions de Gruyter pour l'autorisation de reproduire le texte en traduction. Nous remercions également les éditeurs de *Symphilosophie* pour leurs suggestions et leur révision de la présente traduction.

<sup>2</sup> Voir Moses Mendelssohn, *Ueber das Erhabene und das Naïve in den schönen Wissenschaften*, dans *Philosophische Schriften, Zweiter Teil*, Troppau, Joseph Georg Trassler, 1784, p. 143-224 ; M. Mendelssohn, *Gesammelte Schriften, Bd. 1*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1971, p. 453-494.

<sup>3</sup> Voir Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 220 ; *Gesammelte Schriften 1*, p. 485.

<sup>4</sup> Voir Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 227 ; *Gesammelte Schriften 1*, p. 489.

<sup>5</sup> Voir Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 236, 238 ; *Gesammelte Schriften 1*, p. 492-493.

\* Puisque tout ce qui est objectivement sublime doit aussi être exprimé de manière simple, Mendelssohn considère que le sublime doit aussi être [180] de part en part naïf (Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 173 ; *Gesammelte Schriften 1*, p. 463 [N.d.T.]), ce

imperfection anodine, ou encore une grande imperfection grosse de conséquences dangereuses et tragiques<sup>6</sup>. Trois sortes de naïf (qui ne suffisent pourtant pas à subsumer tous les exemples possibles [181]) se dégagent à vrai dire ainsi sans que l'on comprenne bien pourquoi il n'y a que ces trois-là et pourquoi justement celles-là alors que si l'on compare ces déterminations du naïf interne entre elles, on ne trouve pas la moindre caractéristique commune qui les réunisse en un genre. Ou plus exactement si : il nous laisse en deviner une ; il dit<sup>7</sup> : la simplicité ne suffit pas, sous cette simplicité extérieure doit se cacher quelque chose.

Ainsi donc le naïf serait – et c'est vraiment la seule déclaration ferme qu'il m'est donné d'entrevoir dans ce que Mendelssohn dit – la simplicité *sous laquelle se cache quelque chose*. Quoi au juste ? L'explication générique ne permet pas de le déterminer, car, comme nous l'avons vu, c'est parfois quelque chose de parfait et parfois quelque chose d'imparfait, parfois quelque chose d'important et parfois quelque chose d'insignifiant. Mais, à ce compte, tout ne serait-il pas alors naïf et n'y aurait-il pas une infinité d'espèces de manifestations du naïf ?

Nous chercherons donc à déterminer autrement le concept.

Le terme naïf vient de *nativus*, l'inné que l'on possède dès la naissance, le naturel. L'homme inculte s'exprime habituellement de manière simple et dans tous ces cas où l'homme éduqué ne s'attend pas à cette simplicité, parce qu'elle va à l'encontre de sa façon d'agir, de penser et de s'exprimer, il dit de préférence qu'elle est « naïve ». Aussi est-ce chez les peuples qui se sont le

---

qui me semble d'emblée aller à l'encontre du sentiment et de l'expérience. Cette difficulté colle par ailleurs à cette autre opinion selon laquelle le naïf est le plus haut degré du simple, opinion que je n'ai pas voulu d'abord réfuter, car Mendelssohn émet déjà de très bons éléments à charge contre cette opinion (Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 219 sq. ; *Gesammelte Schriften I*, p. 485 [N.d.T.]) et parce qu'il n'est rien de plus frappant que le fait que le plus simple n'est pas forcément le plus naïf. Mais Mendelssohn va plus loin (Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 236 ; *Gesammelte Schriften I*, p. 493 [N.d.T.]) : pour lui, tout ce qui est naïf est risible, y compris ce qui est objectivement sublime – et ce en raison du contraste entre la naïveté de la désignation et la dignité de ce qui est désigné. Seulement, ce contraste n'est lié à aucune imperfection, puisqu'il est souvent conforme à toutes les règles de l'art. Je pourrais me référer à l'expérience, qui parle certainement pour ma lecture, si Mendelssohn ne l'avait déjà fait de manière très habile de son côté. Il dit en effet (Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 236 ; *Gesammelte Schriften I*, p. 492 sq. [N.d.T.]) que le rire serait momentanément réprimé par d'autres sentiments et il nous décrit cette transition de manière très pittoresque, comme s'il l'avait vue et observée des milliers et des milliers de fois. Or les sourires que l'observation peut seule nous présenter ne sont pas un rire et nous sourions à propos d'une foule de choses qui ne nous paraissent pas risibles. N'importe quel sentiment joyeux et inattendu nous force à esquisser un bref et passager sourire et c'est ce que Mendelssohn a faussement invoqué à l'avantage de ce paradoxe.

<sup>6</sup> Voir Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 238 ; *Gesammelte Schriften I*, p. 493.

<sup>7</sup> Voir Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 219 ; *Gesammelte Schriften I*, p. 485.

moins éloignés de la nature que nous trouvons le plus de naïveté ; chez ceux dont les mœurs s'en sont au contraire le plus écartées, de perception d'une telle naïveté. Pourquoi appelons-nous les mœurs arcadiennes naïves ? Parce que les sentiments distingués que nous rencontrons chez ces bergers idéalisés nous conduiraient à supposer – et cette conclusion en réalité fautive est tout à fait naturelle – que leurs mœurs étaient plus cultivées et plus proches des nôtres que nous ne les trouvons réellement.

Aux vers 466 et suivants du Chant VI de l'*Illiade*, ce n'est pas seulement le petit Astyanax, mais le poète lui-même que nous trouvons naïf. Sans doute nous étions-nous attendus à ce que l'enfant soit accablé par le sentiment éprouvé par sa mère et par ses pleurs : mais non, il voit osciller le panache du casque de son père et se cache en poussant un cri contre la poitrine de sa nourrice. Nous avons cru, de plus, que le poète aurait usé des ressources les plus puissantes [182] pour exciter au plus haut point notre émotion face à la douleur d'Andromaque, et voyez donc ! Il l'interrompt par le biais d'un objet aussi minime. À l'instant où nous nous attendions à trouver en lui un poète capable de faire fondre les cœurs, il nous apparaît à la façon d'un conteur simple, sans la moindre intention. Ne devrions-nous pas juger cela naïf ? Nous nous trompons pourtant. Nous n'avions pas cru que cette naïveté puisse être un moyen en vue de ce que le poète avait réellement pour but et à peine avons-nous terminé de lire que nous nous trouvons, sans que l'on sache comment, par là même *δακρυσεν γελασανθες* (*dakrysen gelasantes*) [à avoir pleuré et ri] au plus haut degré d'émotion. Cet enfant qui ne comprend pas encore les larmes d'une mère, d'une épouse – plus il est encore innocent et ignorant, plus nous plaignons sa mère.

Le naïf serait ainsi le simple que nous n'aurions pas attendu : mais cela peut à nouveau porter tant sur l'expression que sur le concept exprimé. Nous aurions pu nous attendre ou bien à un autre concept ou bien à une autre relation à ce concept et cette distinction détermine pour nous les deux principales classes regroupant le naïf ; à cette dernière qui porte sur la relation appartiennent les gestes naïfs, les morphologies faciales naïves, les expressions naïves ; à la première qui porte sur le concept appartiennent les caractères naïfs et les pensées naïves.

Certes, Mendelssohn a très bien indiqué les composantes du caractère naïf ; mais il n'a fait que s'arroger un tel nom de manière indue ; car dans la mesure où ce nom se réfère chez lui strictement à la caractérisation, il s'attarde davantage à comprendre la candeur dans des faits et gestes extérieurs que comme caractère même<sup>8</sup>. Sans faire attention à cette monstra-

---

<sup>8</sup> Voir Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p.225 ; *Gesammelte Schriften I*, p.487 sq.

tion extérieure, laquelle peut certes être dans une certaine mesure comprise comme signe du caractère, mais en aucun cas comme faisant partie de celui-ci, notre théorie, au contraire, ne requiert rien d'autre qu'une certaine simplicité manifeste liée à une certaine formation que cette simplicité ne nous laisse pas soupçonner. L'expérience nous enseigne qu'un grand développement moral se marie très bien avec une certaine simplicité relativement aux conventions, et même que les deux vont presque naturellement [183] de pair et que c'est ce lien qui constitue le caractère naïf. Plus on pense de manière juste, plus on sent en même temps de façon subtile – c'est là justement que s'accomplit réellement la formation de l'esprit – et plus on aura – pour autant qu'on n'y soit pas trop rapidement habitué par le ronron de l'éducation – un franc dégoût vis-à-vis de la fausseté et de l'inanité dont sont remplies nos fréquentations sociales, vis-à-vis de ce qui est incorrect et extravagant – toutes choses que la puissance des passions les plus viles a amenées dans la conduite intérieure de la plupart des hommes. Plus nous estimons que nos dispositions d'esprit sont justes et mieux nous nous en trouvons, plus celles-ci influenceront également notre volonté ; toutes nos actions porteront à leur front l'empreinte la plus distincte possible de ces dispositions, elles seront en quelque sorte marquées au fer aux yeux du monde plus distingué. Pareil homme chemine, ouvert et dénué de préjugés, parmi les créatures les plus retorses et les plus dépravées. Puisque celles-ci ne s'attendent absolument pas à une telle conduite, encore moins d'une bonne tête qu'elles pensent être forcément semblable à elles dans toutes ses autres parties, les meilleures d'entre elles l'honoreront de manière ambivalente en louant sa naïveté, alors que le reste le regardera de haut avec un rire méprisant et dédaigneux comme un homme auquel, malgré toutes les bonnes qualités qui lui resteraient, feraient tout à fait défaut la perspicacité et le sens pratique. C'est à peu près la situation d'Agathon et de tous ceux qui lui ressemblent, si ce genre de personne devait encore exister sur la surface de cette pauvre terre, face aux Hippias et aux Philistins<sup>9</sup> qui savent tout à fait par leurs pratiques avancer avec succès dans le monde. Car si je n'ai pas mentionné la dignité d'un Agathon comme une exigence du caractère naïf en ce que mon explication du naïf ne m'amenait pas à le faire, l'on m'accordera aisément que je ne l'ai néanmoins pas exclue, mais que je n'ai simplement pas voulu dire d'abord quelque chose qui allait de toute façon de soi. Il est certes possible, et l'expérience nous le montre malheureusement que trop souvent, qu'un degré plus élevé d'une certaine culture de l'esprit peut tout à fait exister sans

---

<sup>9</sup> Voir Christoph Wieland, *Histoire d'Agathon, ou Tableau philosophique des mœurs de la Grèce* (4 tomes), Paris, De Hansy, 1768.

l'honnêteté et la valeur intime du caractère, mais elle ne peut alors être reliée à cette candeur qui constitue cette remarquable composante du naïf. Seul l'homme honnête peut cheminer sur la grande voie [184] de la franchise et de la simplicité, puisque les autres s'en éloignent d'autant plus qu'ils sont plus raffinés et croient s'approcher d'une manière d'autant plus sûre et certaine de leur fin que leurs itinéraires sont dissimulés, retors, et leurs détours tordus.

Le caractère naïf se trahit souvent dans une seule pensée, dans une seule expression. Si je ne connaissais de Jean de La Fontaine, par exemple, rien d'autre que les quelques mots que cite Mendelssohn<sup>10</sup>, ceux-ci m'auraient garanti de manière suffisante la naïveté de son caractère : il était si habitué à la noblesse et à la bonté, chez son ami comme pour lui-même, que, là où d'autres se seraient épanchés en admiration hypocrite, ou sincère, et louanges de son amicale magnanimité, il ne remarqua rien – comme si tous les deux avaient eu la même idée au même moment.

Les mouvements naïfs confinent, toutefois, à la grâce d'une part mais aussi, d'autre part, à ce que les Français nomment la *gaucherie*, selon qu'ils sont ou très beaux et très simples, ou très naturels et très simples.

L'expression naïve peut du reste être dominante dans nos discours. C'est le cas en particulier chez les enfants, que nous avons coutume de donner en modèle ; ils ont le privilège de disposer d'une formation et de connaissances plus avancées, tout en gardant ce naturel originaire qu'ils apportaient à leur venue au monde. On a cherché, dans les temps modernes, à atteindre ce style naïf dans les écrits destinés avant tout à l'usage des enfants. Que cela, comme on sait, n'ait réussi qu'à peu d'auteurs, on ne s'en étonnera pas le moins du monde, compte tenu des grandes difficultés que cela comporte. La façon particulière avec laquelle un enfant apprécie les choses, les règles tout à fait différentes d'après lesquelles il s'intéressera ou sera plus ou moins affecté par les objets, la chaleur initiale avec laquelle il saisit et sépare tout ce qui lui plaît, enfin la coloration vive [185] qu'il parvient à conférer, malgré leur candeur, aux petites pensées qu'il expose, tout cela un homme adulte doit se l'approprier à nouveau ; il doit pour ainsi dire se transplanter à nouveau dans l'état singulier de l'enfance dont il s'est éloigné d'une manière infiniment grande. Quand bien même toutes ces difficultés seraient surmontées, il en resterait encore une en raison de laquelle la plupart des écrivains pour enfants échoueraient. On aura beau s'abaisser à leur faculté de compréhension et à ce qui peut leur plaire ; à simplifier par ailleurs notre expression et à la modeler sur la leur, on doit toujours être à même de

---

<sup>10</sup> Voir Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 223 ; *Gesammelte Schriften I*, p.487.

se maintenir à un ou à quelques degrés au-dessus du ton des enfants pour lesquels on écrit pour ne pas bientôt, ce ton s'élevant en même temps que leurs connaissances et approchant du ton du reste du monde, leur paraître nous-mêmes simples et méprisables et être rangés du côté de leurs nourrices avec leurs contes.

Je pourrais clore ici ces remarques, s'il ne me restait pas deux questions importantes à discuter, à savoir comment le naïf se situe en relation d'une part au sublime et d'autre part au risible.

Tout ce qui est en soi sublime doit être exprimé de manière simple. Ainsi, dès que je m'attends à une pensée sublime, je m'attends également à une expression simple et celle-ci n'a donc aucun droit d'être dénommée « naïve ». L'expression du sublime ne sera naïve que si la pensée elle-même me vient de façon inopinée. Là où il est question, par exemple, de la création du monde, où je ne m'attends donc à rien d'autre qu'aux concepts les plus sublimes, l'expression, si simple puisse-t-elle, ne sera jamais naïve. Le verset : « Dieu dit "Que la lumière soit" et la lumière fut<sup>11</sup> » est peut-être infiniment sublime, il n'est pas naïf. – Au contraire, à la question : « Comment, au juste, Dieu a-t-il créé le monde à partir de rien ? », je m'attends à une argutie quelconque, à quelque justification savante. Donc lorsque Mendelssohn répond : « Si je le savais, je le pourrais aussi<sup>12</sup> », sa réponse est indéniablement fort sublime, mais elle est aussi extraordinairement naïve ; elle me montre qu'une telle création dépasse largement tant ma faculté de compréhension que mon pouvoir et qu'il me faudrait être moi-même un dieu pour connaître les moyens du divin et leur efficace. Bref, elle affirme dans une expression extraordinairement simple infiniment plus que ce à quoi je m'attendais.

[186] Cela nous amène à une autre division du naïf qui nous permettra d'éclairer également son rapport au risible. Si le naïf nous apparaît en effet comme inattendu, cela ne peut avoir que trois causes : ou bien parce qu'il contient plus que ce que nous avons supposé, ou bien parce qu'il contient quelque chose d'autre, ou bien parce qu'il contient moins ; et dans ce contraste avec nos attentes qui expose si souvent le naïf comme quelque chose d'imparfait se trouve véritablement la raison pour laquelle celui-ci est de temps à autre risible. Cela doit valoir non seulement pour l'expression, mais bien pour le naïf en général, lequel serait donc dans le premier cas sublime, ou à tout le moins touchant, dans le second cas touchant ou captivant et seulement dans le troisième cas, risible, mais aussi de temps à autre tragique.

---

<sup>11</sup> Genèse, 1, 3.

<sup>12</sup> Il ne s'agit pas d'une citation textuelle, mais probablement d'une allusion à Mendelssohn, *Philosophische Schriften*, p. 215 ; *Gesammelte Schriften I*, p. 482.



Dans la mesure où le côté simple du caractère naïf contient toujours quelque chose de mieux que le ronron habituel auquel nous nous étions attendus, il ne court jamais le risque de devenir risible, mais il sera au contraire toujours sublime ou touchant selon qu'il est socialisé avec plus ou moins de perfection et que la simplicité concerne toute la conduite ou seulement l'une ou l'autre partie de celle-ci.

C'est seulement en tant qu'expressions de passions extraordinairement puissantes que les mouvements naïfs pourraient s'élever jusqu'au sublime, et ces passions ne nous viennent jamais ainsi, de manière inopinée. Mais ces mouvements seront d'autant plus souvent touchants qu'ils nous indiquent l'intériorité d'un homme dans le langage de la nature le plus vrai et le plus expressif, d'une manière bien plus pertinente et bien plus forte que ce à quoi nous nous étions attendus. Après tout, ils nous plairont ainsi toujours même sans être meilleurs, parce qu'ils sont naturels, et ainsi de suite. Ils nous garantissent au moins le spectacle d'un être humain tel qu'il est, ce qui doit toujours, au nom de la rareté, nous être appréciable. Nous concluons donc que celui qui ne parvient jamais à se faire violence dans l'expression extérieure cachera encore bien moins aisément son intériorité face à nous. Cela doit valoir non seulement pour les mouvements, mais aussi pour l'expression et cette joie que nous ressentons face au spectacle d'un homme ouvert, et face à la facilité avec laquelle il nous laisse faire le saut en son âme, procure à celui qui se ridiculise par sa naïveté l'avantage exclusif de ne s'attirer, à aucun moment, notre mépris.

Il ne me reste plus qu'à montrer que tout cela devrait aussi valoir pour l'expression et au lieu de m'arrêter à des exemples spécifiques, je veux simplement attirer l'attention de manière générale sur un personnage qui non seulement est dépeint de manière remarquable mais nous fournit en outre de continuel exemple du naïf dans une situation où cela doit doublement nous frapper, puisqu'il est campé [187] en compagnie des êtres humains les plus fins et les plus sophistiqués ayant sans doute jamais existé. Je veux parler du personnage de la petite Cécile dans les *Liaisons dangereuses*<sup>13</sup>. À quel point ne nous touche-t-elle pas lorsqu'elle décrit de manière si juste dans son langage limité et tout candide tantôt la force de sa passion, tantôt sa situation misérable ! Comme elle nous conquiert lorsqu'elle peint de manière si éloquente l'ensemble de ses pensées et de ses sentiments ! Et combien peut-elle être assurée de notre sympathie et de notre amour là où elle-même ne

---

<sup>13</sup> Voir Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* [1782], Paris, GF-Flammarion, 2016.

FRIEDRICH SCHLEIERMACHER

sait pas exprimer correctement pareils sentiments et encore moins les expliquer.